

## RESSORTIES DE L'ÉTÉ



© ZIPPOGRAPH FILMS

**Welfare** de Frederick Wiseman (1975)

### À guichets fermés

Longtemps, on a voulu voir en Frederick Wiseman un cinéaste-enquêteur en sciences humaines. C'était oublier l'extraordinaire puissance romanesque de ses films et réduire la forme documentaire à un positivisme usé jusqu'à la corde. Car Wiseman n'est documentariste qu'à condition de faire du documentaire l'héritier du roman réaliste. Ses films composent une inépuisable fresque des vies ordinaires – et singulièrement des plus vulnérables –, un inventaire

de lieux, gestes, habitudes et paroles qui accomplit à sa manière le projet balzacien d'une « *histoire naturelle de la société* ». *Welfare*, son neuvième long métrage, ne déroge pas à ce projet organique : tourné durant quatre semaines au sein d'un centre d'aide sociale à New York, il dépeint méticuleusement un lieu, dédale de couloirs, de salles d'attente et de dossiers amoncelés au rythme du mitraillage des machines à écrire, et ses agents, les travailleurs sociaux d'une part, les usagers

de l'autre, essayant de faire entrer des vies chaotiques dans des formulaires trop restreints. L'hiver new-yorkais est là, de l'autre côté de la porte, mais on n'en aura qu'une vision fugitive, file d'attente dans la neige au petit matin avant l'ouverture du centre qui évoque l'iconographie de la Grande Dépression. La photographie de William Brayne s'attache plus volontiers à saisir les visages, l'épuisement, la lassitude, l'égarement ou la colère qui les décomposent. Si l'institution délimite la place et la fonction de chacun, la physiologie du gros plan défait les assignations. Dans ces cadres resserrés, l'expressivité irrationnelle des visages se trouve soudain illimitée. Elle ouvre le film à une forme particulière d'écoute, attentive aux récits de ceux qui ont échoué ici.

Épopée tragicomique ou purgatoire sans issue, *Welfare* raconte une autre histoire de l'Amérique, celle des déclassés. Marginaux, toxicomanes, mères célibataires, vétérans de guerre, vieillards mutiques et éclopés en tout genre s'y succèdent pour tenir la chronique de cette histoire de la violence. Un raciste, ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale, insulte longuement un agent de police noir, ignorant que lui aussi est un vétéran, mais du Vietnam. Un jeune Amérindien s'énervé de se trouver baladé d'un bureau à l'autre pour obtenir une carte d'assistance médicale, il se met à raconter la spoliation des terres de son peuple, l'exil intérieur, la désintégration de sa communauté et l'errance qui l'a conduit jusqu'ici. Un couple tente de convaincre les services sociaux que son alliance d'infortune n'est pas purement stratégique. Un vieil immigré allemand aux traits acérés compare les services sociaux à Dieu, sauf que Lui ne peut être trompé. Ici, tout le monde s'arrange avec la vérité, question de survie. « *On est des sauvages, c'est comme ça que ce pays a été construit* », lâche un usager.

Si cette communauté de naufragés nous tend un miroir où chacun est libre de reconnaître les formes de la domination sociale, l'observance de la résignation exigée en échange de l'assistance, la saturation inexorable des services sociaux,



c'est enfin parce que le montage reconstruit cet espace comme une scène de théâtre. En 2005, Marie-Pierre Duhamel Müller (*lire page 94*), qui dirigeait le festival Cinéma du réel, ne s'y était pas trompée, en invitant quatre comédiens à se saisir des dialogues de cinq séquences, sans qu'ils aient vu le film. Ils ne le découvraient qu'après avoir interprété « leur » *Welfare*. Comme des acteurs qui entrent en scène, les personnages de *Welfare* arrivent au guichet de l'assistance sociale

pour raconter l'expérience du malheur. Leurs extraordinaires tirades qui n'attendent plus de réponse déroutent l'usage du langage vers un désespoir lucide. Dans ce théâtre de l'absurde, le problème n'est plus la signification du langage, mais l'épuisement du réel. Il faudra continuer à parler, même quand il n'y aura plus personne pour écouter.

Alice Leroy

Version restaurée 4K, sortie le 5 juillet.

**FESTIVAL D'AVIGNON.** Julie Deliquet adapte *Welfare* sur les planches.

### Un monde qui annonce le nôtre

En pleine répétition de *Welfare*, dont Frederick Wiseman lui a confié les droits après avoir découvert ses mises en scène de Bergman, Fassbinder et Desplechin, Julie Deliquet inaugure le 77<sup>e</sup> Festival d'Avignon, le 5 juillet. Mais « répétition » est un mot qui sied mal à son travail de distillation de la matière des films pour en extraire une substance théâtrale et la porter sur scène. Depuis 2019, *Fanny et Alexandre*, *Un conte de Noël* et *Huit heures ne font pas un jour* sont ainsi passés au filtre de son écriture dramaturgique sans que jamais celle-ci cherche à répliquer les mises en scène du cinéma. Deliquet défend un théâtre impur, nourri des films qui ont façonné son regard, mais aussi d'un long travail d'imprégnation. Avec *Welfare*, c'est la première fois qu'elle s'attelle au documentaire, et bien qu'elle refuse comme Wiseman

le clivage entre fiction et documentaire, elle observe combien le second engage à une vertigineuse enquête sur la condition humaine. « *Dans la fiction, tout a été pensé et écrit par un auteur ; dans le documentaire, il y a autant d'auteurs que de protagonistes. Aucun auteur de fiction ne se serait autorisé ces paroles sans nécessité dramaturgique, ces gestes qui échappent au sens, ces pensées fracturées.* » Elle n'a pas cherché à les nettoyer, il s'est plutôt agi de ne pas les dénaturer, passer des cinquante personnages du film aux quinze acteurs du plateau, sans diluer la puissance de ce qu'ils ont à nous dire. Cette opération nécessite d'aller et venir entre les fictions des années 1970 (celles de Sidney Lumet et Jerry Schatzberg) et les documentaires tournés en Seine-Saint-Denis, où se trouve le théâtre Gérard-Philippe qu'elle

dirige. « *À travers Welfare*, raconte la metteuse en scène, *j'ai le sentiment d'entrer dans un monde qui annonce le nôtre. Je ne cherche pas à réduire cette tension par une reconstitution historique, ni par un jeu anachronique qui forcerait l'actualisation du film, je la déploie dans un autre espace* », un gymnase, ce lieu collectif qui ponctuellement se transforme en bureau de vote, accueil d'urgence ou centre de vaccination. « *Avec ce lieu transitoire, je voulais aussi signifier que la pauvreté n'est pas une condition mais un état. Car cet "hier" de Welfare nous appartient, c'est la génération de nos parents, c'est l'histoire de la destruction néolibérale des services publics. Les personnages se tiennent en équilibre au bord du vide. Ils racontent quelque chose qui nous arrive aujourd'hui collectivement.* »

A.L.